

Gori, R. (2011). *La dignité de penser*. Paris : Les liens qui libèrent.

Roland Gori est professeur de psychopathologie clinique à l'Université d'Aix-Marseille et psychanalyste.

Il nous livre ici un puissant plaidoyer en faveur d'un travail de reconquête de notre capacité de penser.

Premier constat : À notre époque, l'homme, selon Gori, a cédé sa parole pour laisser place à l'information et c'est ainsi que sont apparues de « nouvelles formes de censure sociale » qui « portent moins sur le contenu des discours que sur les conditions de leur production » (p. 10). Il importe donc de retrouver l'art de raconter ses expériences pour que les événements se transforment en « histoire vécue et partagée » (p. 10).

La prémisse de son livre est la suivante : « La dignité provient de la pensée, de la capacité de penser. Cette capacité de penser est subordonnée à la parole sans laquelle il n'y a pas davantage de singularité que de démocratie » (p. 12). L'acte de penser ne se réduit pas « à ce qui se produit dans les circuits neuronaux, à la conscience vigile, à la raison et au calcul. » (p.14). Il invite le lecteur à trouver ou à retrouver sa « dignité de penser », le « courage » de penser, c'est-à-dire « à transgresser les frontières de l'évidence et ne pas s'attarder à l'ornière des résultats » (p. 14).

Deuxième constat : La parole, maintenant dévaluée, a cédé le pas à l'information, au traitement des données. Les événements n'ont pas de sens en eux-mêmes. Le sens vient du travail du sujet sur ces derniers, travail qui passe par le langage sous la forme d'un récit que le sujet se raconte à lui-même et à autrui. Freud, avec l'hypothèse de l'inconscient, ajoutera que ce récit peut se construire à l'insu du sujet.

Les processus de mondialisation, avec l'existence de langues dominantes, entraînent une colonisation matérielle et symbolique par certains, qui imposent à d'autres leurs valeurs et leurs façons de penser. Gori développe cette dimension à partir des travaux de Claude Hagège (2011). La prémisse de l'ouvrage est la suivante : « Cet impérialisme de la langue technique qui passe la plupart du temps par le traitement numérique des informations accompagne la recomposition des mœurs et des pratiques sociales qu'exigent la nouvelle culture du capitalisme financier, ses logiques de dominations » (p. 22). Les langues dominantes affectent tous les secteurs de nos vies culturelles et tous les dispositifs de subjectivation. Les langues dominantes contiennent également une autre dimension, une autre langue : « la dimension technique, essentiellement numérique [...] qui fait fi de la dimension fabulatrice, qui feint d'ignorer les

rêves et les cauchemars qu'elle véhicule, qui prétend rendre compte directement du réel sans avoir à l'interpréter » (p. 21). Gori parle de « l'impérialisme de la langue technique [...] et d'une société obsédée par l'information » (p. 23), l'information n'étant plus « la mise en récit d'une histoire, d'événements passés ou actuels », mais plutôt un « traitement de données constituées par des signaux ou des signes mnésiques » (p. 24). En bref, une vision numérique, informatique des événements et son corollaire : « le désaveu de la fonction de création de la parole et du langage dans une civilisation technique qui prétend transmettre les informations de manière objective » (p. 24).

L'auteur rappelle l'apport de Alan Mathison Turing (1912-1954) qui a jeté les bases d'un modèle informatique appliqué à tous les domaines du savoir, lequel propose une « nouvelle vision du monde et des faits qui s'y passent » (p. 31). Il ajoute : « Toute autre manière de rendre compte de ces faits existentiels tend à être aujourd'hui dévaluée ou interdite » (p. 31). Le citoyen se voit de plus en plus obligé de se conformer aux diktats des informations qui sont maintenant découpées en unités et réduites aux « traits formels du message » (p. 31). Par exemple, l'IRM (imagerie par résonance magnétique) ne montre pas comment fonctionne un cerveau, mais « visualise » plutôt les marqueurs biologiques de l'activité cérébrale. Elle ne montre pas « la manière dont le cerveau fonctionne, comme on se plaît à le dire » (p. 31)

Ce nouveau regard sur la nature du savoir, de la culture, du politique n'est pas sans affecter nos savoirs et nos pratiques dans le champ de la psychopathologie. Les spécialistes de l'évaluation (Abelhauser, Gori, & Sauret, 2011) occupent une place importante dans cette « mathématisation » (p. 40) du monde et les experts en solution de problèmes pullulent. Toute pratique clinique sous-entend une certaine conception de l'humain et le savoir, par exemple en psychopathologie, est un « fait de civilisation » (Foucault, 2005, p. 54). Ce nouveau savoir prend de plus en plus la forme de « quantité d'informations » (p. 43) où la prévision occupe une place importante.

Le chapitre, *De la psychiatrie à la santé mentale*, intéressera particulièrement le clinicien. Toute pratique clinique sous-entend une certaine conception de l'homme. Si la société est devenue de plus en plus une société d'information et de moins en moins une société de parole, la conception de l'homme, de sa folie, de ses angoisses, de ses peurs, les conditions pour penser et transformer le monde, soi-même et les autres s'en trouveront modifiées. Ce nouveau paradigme, la transformation de la parole en information numérique, pose, à la limite, que « Le vrai n'est rien d'autre que ce qui marche et se vend » (p. 47), que ce qui est « conforme

aux exigences formelles et procédurales du canal de la communication » (p. 86). Ce qui est déclaré prend alors le statut de ce qu'il faut faire ou suivre tandis que ce qui est dit, raconté prend le statut de ce qui peut faire sens pour certains. Le discours narratif devient dévalué. Ce nouveau paradigme, cette transformation de la nature et de la fonction du savoir « voile la plainte sur la perte du sens de la vie et la difficulté à faire un récit de l'expérience » (p. 88). Pour Gori, la clinique psychanalytique nous a appris à ne pas confondre « le récit, l'expérience et l'événement matériel » (p. 88).

Aussi bien chez les professionnels de la santé que chez le grand public, on parle de santé mentale, plutôt que de psychiatrie, de molécules plus ou moins saines (p. 48), de populations à risque, d'indicateurs, de troubles ou de dysfonctionnements neuropsychiatriques ou cognitifs. La perspective déficitaire et ses conséquences cliniques, traitement chimique et réhabilitation sociale, s'imposent.

L'anxiété ou la dépression ne résulterait plus d'un sujet *tragiquement* divisé avec lui-même, fabriqué par son histoire et contraint de donner du sens à sa vie, dont l'angoisse et la dépression font inévitablement partie, mais de "troubles mentaux" qui affectent des populations vulnérables, qu'il convient de dépister à l'aide des données épidémiologiques, dont il faut éradiquer les signes au plus tôt et au mieux, tout en favorisant l'intégration sociale de ceux qui en sont porteurs (p. 50).

Un « modèle instrumental et technique » a remplacé une « conception tragique de l'être humain » (p. 51).

La manière de concevoir les souffrances psychiques a changé (p. 51). L'auteur donne plusieurs exemples de travaux, dont ceux du Québécois Richard E. Tremblay¹. Les *dysfonctionnements* de toutes sortes, régulièrement mis à jour, se parent des habits de l'athéorie et des statistiques et masquent une vision normative des conduites et pensées humaines. Les *psys* sont souvent devenus des « experts-codeurs » (p. 60).

Ce nouveau paradigme, que l'auteur qualifie de *médicoéconomique*, utilise une novlangue et privilégie la rééducation, la promotion des *compétences sociales et émotionnelles*, des *habiletés sociales*. Par exemple, l'enfant devient un *stratège*.

1. Richard E. Tremblay est professeur à l'Université de Montréal et directeur du Groupe de Recherche sur l'Inadaptation Psychosociale chez l'enfant (GRIP) qui est un « regroupement interuniversitaire et interdisciplinaire de chercheurs qui contribuent à la compréhension du développement des difficultés d'adaptation sociale chez les enfants et les jeunes, et à l'identification des moyens les plus efficaces pour prévenir ces développements déviants. » Voir : <http://www.gripinfo.ca>.

L'auteur s'interroge ou plutôt affirme que la psychiatrie s'est transformée « en simple gestion sociale et en maintenance administrative des populations à risque dont le profil différentiel s'établit toujours davantage sur la base de critères neurogénétiques aux dépens du *pathos de la souffrance psychique et sociale* » (p. 57). L'auteur parle d'une « *traque des dys*, dysfonctionnants de toutes sortes [...] Les "dys" ont remplacé les maladies, les troubles ont remplacé les symptômes » (p. 57-58). Il enchaîne avec une discussion intéressante et stimulante, à partir des travaux de G. Canguilhem, sur les notions d'anomalie, de troubles mentaux. Il consacre également plusieurs pages au phénomène de la multiplication des grilles de toutes sortes. Au moment où la nouvelle version du DSM est maintenant disponible, plusieurs pages de ce chapitre sont consacrées au thème de l'évaluation. Il conclut en affirmant que « le *savoir narratif de la clinique* » a cédé la place « *au savoir technologique des expertises de santé mentale* » et que ce mouvement s'inscrit dans une « logique des individus et des populations » (p. 77).

Un « nouveau genre de savoir » (p. 79) est maintenant arrivé. La systématisation évaluative ou de l'évaluation témoigne d'un empêchement de penser par soi-même. Les humains semblent attachés à leurs machines, mettant de côté toute pensée critique. Les progrès techniques et l'avancée de machines inventées par l'homme, pour améliorer sa vie diront certains, le forcent à s'adapter à elles. Le nouveau savoir ne porte pas tant le repérage de ce qui est juste ou vrai, mais plutôt sur la question de savoir s'il nous aide à faire en sorte de déterminer si ça marche ou pas et à quel coût. Cet instrumentalisme (Adorno) devient « une religion, une idéologie » (p.85).

Sans renier ce que la science a apporté à l'humanité, Gori soutient que le discours qui s'en inspire « tend à proscrire le *différent* que constitue le narratif » (p. 89). Le traitement numérique des informations est devenu la nouvelle norme du vrai. Pour preuve, il suffit d'observer l'évolution des exigences que doivent remplir les chercheurs en quête de subventions ou comment les cliniciens sont tenus de rédiger les dossiers des usagers de services. Dorénavant, la qualité d'une émission de télévision est évaluée à la quantité d'auditeurs, la valeur d'un chercheur au montant de ses subventions et au nombre de fois qu'il est cité par d'autres chercheurs, la valeur d'une revue à la fréquence des extraits qui sont tirés de ses pages.

Suivent plusieurs réflexions sur les formes que prennent les nouvelles souffrances psychiques des patients comme la difficulté à trouver un sens à leur vie et à leurs actes. Les normes, les idéaux, les supports d'identification, ce qui participe à *la fabrique d'un sujet éthique* se sont également modifiés.

Tout en reconnaissant les avancées de notre société quant aux droits reconnus à chacun, Gori parle d'une « perte de la pensée et de subjectivité des professionnels au profit de l'automatisme numérisé » (p. 104) et, à la suite de Hannah Arendt, de la perte d'un monde commun, celui du bien commun qui sert à rassembler, à relier et à différencier les citoyens. La *néoévaluation* règne en maître sur un humain « dans un univers où existence est réifiée, quantifiée, faussement objective, sans histoire et sans valeur, monde "mathématisé", numérisé » (p. 105). Gori reprend l'idée de Pierre Rimbert pour qui une science qui s'abstrait « du champ du doute » et qui se soumet « au pouvoir dominant ne peut être qu'oppressive » (p.109).

Gori souligne que la pensée néo-libérale entraîne des effets délétères sur la société : sacralisation de l'argent, démantèlement des services d'État, gestion de la peur, installation de la précarité et de la concurrence, dérégulation économique et financière de l'État et de leur pouvoir politique, politique du chiffre plutôt que débat sur les valeurs, marchandisation de la santé et du social (Dostaler & Maris, 2009).

La « religion du marché » couplée à une hégémonie de l'informatique et des effets de l'informatique cybernétique qu'elles ont produits en matière de savoir comme de gouvernement, ont fait chuter le cours de l'*expérience* au profit de l'*information*, information que le système exige de renouveler sans cesse dans un monde économique et symbolique voué à l'entropie. Plus que jamais, l'urgence de l'actualité, le flux d'informations nouvelles dont elle se nourrit, ont fait chuter le cours de la mémoire, celui du sens, de l'histoire qu'incarnent les récits, leur circulation par le bouche-à-oreille en vue de constituer et de transmettre les vertus de sagesse et de vérité humaines (p. 118).

En bref, les chiffres et l'écriture scientifique non narrative chassent l'échange d'expériences et laissent penser qu'ils peuvent rendre compte de façon objective et transparente de la réalité humaine. Pour rendre la communication accessible au plus grand nombre et faire court, elle voit « son sens aplati sous une forme réduite et condensée » (p. 122). Adieu la complexité! L'information vise le « scoop » et n'invite pas « à réfléchir, à penser, à mémoriser » (p. 124). Le savoir narratif, au contraire, à la condition que la société redonne leur place à la parole et au langage, peut devenir une forme de résistance à l'hégémonie objectivante. Suivent plusieurs pages consacrées à la notion et à l'application de concepts de probabilité qui sauront intéresser le clinicien. L'auteur développe l'idée qu'il est indispensable que « la parole circule, que le récit se raconte, que l'histoire s'éprouve en se transmettant sans jamais prétendre se livrer dans sa vérité totale » (p. 146). Le récit peut faire rêver et inscrire chez le sujet le plaisir, la douleur, la joie. Bref, être signe de vie et non réification de l'expérience. L'humain n'est pas un capital ni une « ressource » que l'on

doit exploiter et à qui on apprend à « gérer » ses émotions, son deuil, ses « habilités sociales », ses « compétences cognitives » sous prétexte d'accroître ses « performances » et sa « compétitivité »

Le chapitre suivant, *Mais de quoi le récit tient-il son autorité?*, s'appuyant sur les écrits de Walter Benjamin, de Jacques Hochmann et de Donald W. Winnicott, pose la question du devenir du sujet historique dans une civilisation du court terme. La norme a envahi l'espace social et le conformisme tend à chasser le singulier.

ÉVALUATION

Nous pourrions reprocher à l'auteur plusieurs redondances. Cependant, les ponts qu'il jette entre la clinique et l'état dans lequel serait notre société compensent amplement ses redites. S'appuyant sur des travaux de cliniciens, d'économistes, de philosophes, il nous amène à réfléchir sur des thèmes qui sont souvent présentés dans le vase clos des différences disciplinaires. Gori nous propose de retrouver, par le travail de penser, une dignité perdue. L'effort demandé implique l'examen critique de plusieurs caractéristiques du monde actuel. Par exemple, l'écriture technoscientifique, l'idée que le corps est constitué de molécules plus ou moins saines potentiellement susceptibles de troubles, le repérage de plus en plus grand des « populations à risque », la mise en place de multiples stratégies d'évaluation et de protocoles standardisés d'intervention et son corollaire, la dévaluation de la singularité, la fuite dans la recherche des excitations, « la frénésie à communiquer [...] la tyrannie à informer en temps réel » (p. 178) et le déni de la nécessité de la durée pour faire histoire.

Cette nouvelle façon de parler signe l'arrivée d'un nouveau paradigme, d'une nouvelle façon d'être où le passé et l'avenir semblent gommés pour laisser presque toute la place à l'immédiat. En bref, l'auteur nous invite à avoir le courage de refuser « l'instrumentation radicale des conditions de penser » (p. 38) et défend avec force que l'écriture et la pensée technoscientifique ne puissent rendre compte de la passion et de l'expérience humaine. C'est la parole comme demande, comme espoir, comme promesse qui, si elle rencontre un interlocuteur qui l'entend, humanise le sujet humain.

RÉFÉRENCES

- Abelhauser, A., Gori, R., & Sauret, M.-J. (2011). *La folie évaluation : Les nouvelles fabriques de la servitude*. Paris : Mille et une nuits.
- Dostaler, G. & Maris, B. (2009). *Capitalisme et pulsion de mort*. Paris : Albin Michel.
- Foucault, M. (2005). *Maladie mentale et psychologie*. Paris : PUF.

- Gori, R. (2012). Comment retrouver la dignité de penser dans une société d'automatismes?
Filigrane, 21(2), 27-40.
- Hagège, C. (2011). *Parler, c'est tricoter*. La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube.

Robert Letendre¹
Université du Québec à Montréal

1. L'auteur peut être contacté par courriel : robert.letendre@uqam.ca